

1899 - 1902

3 - 4 - 5



# PLACE A DIEU!

## La Famille Chrétienne.

VOL 3 — No I. — Juin, 1899.

### SOMMAIRE

A Jésus par Marie. — Premières Communions. — Espérance et bonheur.  
— La Vénérable Jeanne d'Arc. — Salut à Marie. — La Reine d'Angleterre et  
Josephine. — Une signature rectifiée — Que fait Jésus au T.-S. Sacrement. —  
Les histoires de Théodore. — Vie du B. F. de Nicosie.



## A Jésus par Marie.



PRÈS le beau mois de Marie, le beau mois de Jésus! Commencé par la fête du T. S. Sacrement, continué par la fête du Sacré-Cœur, ce beau mois de Juin est tout imprégné du doux parfum de l'Eucharistie. O douce Marie, après que nous avons chanté vos louanges pendant tout un mois, vous nous présentez votre aimable Fils, vous nous montrez son Cœur adorable, brûlant d'amour pour nous; puis vous tournant

vers le tabernacle, la prison d'un Dieu, vous nous dites : Il est là..... Allez donc l'adorer, car il est votre Dieu ; allez le visiter, car il est prisonnier.

Allez le prier, car il est tout-puissant ; allez lui tenir compagnie, car il est délaissé. — Allez lui dire votre amour, car il meurt d'amour pour vous ; allez le consoler, car son amour est méconnu. — Prosternez-vous à ses pieds car c'est le Dieu caché ; faites-lui amende honorable, car il est outragé. — Donnez-lui votre cœur, il vous offre le sien. — Ayez confiance en lui, il est votre ami. — Venez à moi, vous dit-il, vous tous qui souffrez et êtes accablés, et je vous soulagerai..... Venez me recevoir, je suis votre nourriture ... prenez-moi et offrez-moi à la justice de mon Père, je serai votre répondant, votre caution, votre gage de la vie éternelle.

Et les hommes entendent vos paroles, ô mon bon Maître, ils entendent vos invitations, ô ma douce Mère, et ils continuent à aller à leurs affaires, à leurs plaisirs, à leurs procès, à leurs journaux, à leurs enfantillages, hélas ! si souvent coupables. Parlez, Jésus : ils ont des oreilles et ils n'entendent point. — Montrez leur votre doux Fils, Marie : ils ont des yeux et ils ne voient point. Ils ont des pieds, mais ils oublient déjà le chemin de vos autels ; leurs mains tendues avidement vers de vils trésors, laissent échapper le temps si précieux et seront vides de bonnes œuvres ; leurs bouches, muettes dans votre temple, ne connaissent plus que le *jargon* des affaires et l'*argot* des plaisirs.

Chers lecteurs de la " Famille chrétienne, " ne soyez pas de ces insensés. Ah ! aimons donc Jésus, rendons-lui donc amour pour amour !

#### RÉSOLUTION PRATIQUE :

*Faire tout en notre pouvoir pour empêcher le blasphème.*

## Les Premières Communions.

**D**ÉPUIS quelques semaines on ne voit partout que robes blanches aux fillettes et brassards aux jeunes garçons. C'est le temps des premières Communions qui touche à sa fin. De tous les enfants qui sont devenus les tabernacles vivants de Jésus-Hostie, combien persévéreront? combien deviendront de solides chrétiens, de bonnes mères de familles?

Plusieurs ont dû entendre en ce jour le premier appel de Dieu et le voile de l'avenir se soulevant quelque peu à leurs yeux, ils ont entrevu la bure du religieux, le voile de la religieuse, ou peut-être, oh! bonheur ineffable, le calice qu'ils offraient au saint autel...

Amis lecteurs, prions surtout pour ceux-là, pour ces futurs prêtres, pour ces vierges que fait éclore le vin eucharistique. Demandons à Dieu qu'ils soient fidèles à leur vocation, afin qu'ils soient un jour l'honneur, la gloire et le salut de leur peuple.

Parents chrétiens, à qui Dieu prépare l'honneur de faire éclore sous votre toit de ces belles fleurs destinées à l'autel, veillez sur elles avec un soin jaloux. Le démon pressentant le bien que Dieu veut opérer par leurs mains ne sait quelles ruses inventer pour leur faire perdre leur vocation, ou du moins pour ternir leur pureté avant qu'ils se consacrent à Dieu; soyez donc vigilants. Les larmes de joie et de légitime fierté que vous verserez en les voyant monter à l'autel ou recevoir le voile, la consolation que vous éprouverez en vous sentant aidés de leurs prières pour faire votre salut, l'augmentation de gloire dont vous jouirez dans le ciel, vous dédommageront amplement des sacrifices que vous aurez faits pour eux.

Dieu peut-il refuser quelque chose à un père, à une mère qui lui donnent généreusement leur enfant?

†  
IHS

Le 1<sup>er</sup> Juillet prochain, la Sainte Messe sera célébrée dans la chapelle des Servantes de Jésus-Marie à Jeanne d'Arc, à l'intention des lecteurs de la " Famille Chrétienne "

### Espérance et Bonheur.

La procession du Saint-Sacrement venait d'avoir lieu au Petit-Séminaire de Paris ; l'air du jardin conservait encore le parfum de l'encens dont les nuages s'étaient élevés devant le Seigneur du ciel et de la terre, alors que sur son passage il bénissait la foule recueillie agenouillée pour l'adorer.

Trois enfants se promenaient dans le jardin. Leur visage était radieux ; à leur démarche, à l'animation de leurs traits aussi bien qu'à celle de leur voix, il était aisé de reconnaître qu'ils subissaient encore l'impression de quelque événement extraordinaire, qui avait rehaussé pour eux l'éclat de ce beau jour : et, en effet, le matin, ils avaient, pour la première fois de leur vie, reçu le Pain des Anges, la nourriture céleste, leur Sauveur et leur Dieu, et dans toute l'effusion de leur bonheur, ils laissaient épancher la joie qui remplissait leur âme.

— Oh ! disait l'un d'eux avec un innocent sourire sur les lèvres, je n'ai jamais été aussi heureux qu'aujourd'hui ; je suis bien triste que cette bonne journée soit déjà passée. car certainement je n'en aurai plus une pareille.

— Oui, c'est un bien heureux jour, reprenait le second ; mais je compte bien en avoir un plus heureux encore ; celui où je prononcerai mes vœux comme Jésuite ; car j'espère que Dieu me fera la grâce de le servir dans la compagnie de son Fils.

Le troisième enfant semblait ne pas prendre part à la conversation, absorbé dans une rêverie et ses yeux, naturellement si expressifs, traduisaient l'expression de son âme. Mais il s'écria tout à coup, d'une voix vibrante :

### Pardon des injures.

Si quelqu'un nous blesse et nous nuit,  
 Quelque grande que soit l'offense,  
 Laissons l'espace d'une nuit  
 Entre l'injure et la vengeance ;  
 L'aurore à nos yeux rend moins noir  
 Le mal qu'on nous fait la veille ;  
 Et tel qui s'est vengé le soir,  
 En est fâché quand il s'éveille.



— Il y aura un jour encore plus heureux pour moi, beaucoup plus heureux ! Celui-ci, c'est vrai, m'a fait éprouver une joie que je n'avais jamais ressentie ; j'espère devenir missionnaire : ce sera un second degré de bonheur. Mais j'attendrai un autre jour, le meilleur, le plus délicieux de tous, jour de bonheur parfait et sans mélange, celui de mon martyre. Oui, j'irai dans ces pays lointains qu'on ne quitte que pour monter au Ciel : j'irai y prêcher l'Évangile de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et là j'en ai la confiance, le bon Dieu m'accordera ce que je ne cesserai de lui demander de tout mon cœur : donner ma vie pour Lui, qui s'est donné lui-même à moi ce matin. ”

Le son de la cloche vint mettre fin à ces épanchements de jeunesse et appeler les trois amis à la prière du soir, les avertissant en même temps que le jour de leur première Communion n'existerait plus que dans leur souvenir, et que le moment était venu d'offrir à Dieu leurs dernières pensées.

... ..

Douze années se sont écoulées. Le 30 mai 1839, tandis que l'Église catholique s'apprête à célébrer la fête du Saint Sacrement, voici une procession qui s'organise et à laquelle se joint une foule considérable.

Quelle animation et quel air de joie règne sur chaque visage ! Mais parmi les groupes qui s'agitent en tout sens, il en est un composé d'une trentaine de personnes, sur lesquelles se fixent tous les regards : à voir leur attitude recueillie, à entendre les accents de leurs prières, on dirait des Anges chantant des hymnes célestes et se disposant à paraître devant le trône du Seigneur. Tel est en effet, pour eux le terme de cette procession qui se dé-

### Un homme qui sait compter.

Un roi demandait à un berger de ses domaines :

— Mon ami, combien gagnes-tu en gardant ton troupeau ?

Celui-ci lui répondit naïvement :

— Sire, je gagne autant que vous.

— Comment peux-tu gagner autant que moi ?

— Oui, Sire. Je gagne le ciel ou l'enfer, et votre Majesté ne peut gagner davantage.

roule jusqu'aux portes de la ville ; ils vont consommer leur martyr, offrir leur vie pour leur Dieu, qui bientôt sera leur partage.

C'est à Séoul en Corée que la séance se passe, scène tragique et infâme dont les moindres détails feraient frissonner d'horreur si nous voulions les rapporter ici. Ces malheureux, brisés par d'affreuses tortures, peuvent à peine se soutenir : et pourtant ils s'encouragent les uns et les autres à persévérer : Jésus leur donnera la force de mourir pour la gloire de son Saint Nom !

Le sinistre cortège s'avance, au milieu des huées et des cris d'une populace avide du spectacle qui lui est réservé ; il arrive enfin sur le lieu de l'exécution, une vaste plaine sablonneuse à une lieue environ de la ville. Le grand mandarin s'assied au milieu de la plaine, près d'un mât au haut duquel flotte un drapeau blanc ; une garde nombreuse et brillante l'entoure. Chacun des chrétiens est violemment poussé devant ce farouche magistrat, et, sur son refus de fouler une croix jetée à terre, il est livré aux exécuteurs qui, après l'avoir lacéré à coups de sabre, finissent par lui trancher la tête.

Pendant tout le temps qu'a duré cette atroce cérémonie, on a pu remarquer, en face du mandarin, un personnage contraint d'assister à toutes les péripéties de ce drame sauvage, trente fois répété. Par un raffinement de cruauté bien digne de ces barbares, il a voulu que le pasteur vit succomber ses brebis, et que leur sang jaillit sur ses vêtements, pour se mêler au sien dont sa robe est couverte.

---

### Comment un petit enfant voulut faire rire le bon Dieu.

Bébé a trois ans et demi. Il questionne son père sur " la Conférence de Saint-Vincent de Paul. " Qu'est-ce que ça peut bien être ? Qu'y va faire *son cher papa* ? Et pourquoi ? et comment ? Les questions vont leur train.

— Alors, papa, le bon Dieu est content quand on donne un sou aux pauvres ?

— Mais oui, mon fils.

— Eh ! bien, nous donnerons cinq francs aux pauvres, n'est-ce pas, petit père ? Moi, je veux le faire éclater de rire, le bon Dieu !

Quant à lui, ses yeux brillent d'une ardeur que les souffrances n'ont fait qu'embraser davantage. On y lit tout ensemble une tendre compassion en faveur de ses ennemis, des encouragements pour ses amis ; mais on y lit surtout l'héroïque impatience dont son âme est consommé à l'approche du sacrifice. Quoique plus mâle et plus étincelant, c'est bien ce même regard qui lui attirait l'admiration et la sympathie de tous au Séminaire de Paris. C'est le jeune communiant devenu missionnaire, et maintenant voici le jour de suprême félicité, qu'il n'a cessé d'appeler de tous ses vœux.

Son tour est enfin venu de se laisser immoler. Il a vu mourir, l'un après l'autre, ceux dont il était le père : aucun, en présence de la mort, n'a donné le moindre signe de faiblesse : quelle consolation pour son cœur brûlant d'amour ! Il va donc les rejoindre dans la Patrie.

Soutenu par deux soldats, il s'avance, ou plutôt il se traîne vers le juge. A ce spectacle, un frémissement d'horreur et de pitié parcourt toute la foule. L'exécuteur lui même, touché de sa jeunesse et de l'état affreux auquel son corps est réduit, et désirant le sauver, le presse d'apostasier.

“ — Pourquoi veux-tu me tenter ? s'écrie le généreux confesseur. Hâte-toi de remplir ton devoir, puisque en le faisant, tu vas m'unir à mon Sauveur. ”

Puis, tombant à genoux :

“ — O moment d'ineffable bonheur ! Quelle joie inonde mon âme !... Seigneur Jésus, je viens à Vous ! je viens !... ”

---

**Pourquoi il n'y a qu'un seul Dieu ?** — Un ecclésiastique passait dans la rue ; une petite fille lui demanda une image : “ Bien volontiers, mon enfant, lui répondit l'ecclésiastique, mais il faut la gagner ; voyons si vous savez bien votre catéchisme. Combien y a-t-il de dieux ? ” — “ Mais, monsieur, il n'y a qu'un seul Dieu ! ” — “ En êtes-vous bien sûre, mon enfant ? ” — “ Certainement, monsieur le Curé. Le bon Dieu est partout ; s'il y en avait plus d'un, où mettrait-on le second ? ” La petite avait bien mérité son image.

A ces mots, il tend son cou au bourreau, et l'instant après il était en possession de son Dieu pour l'éternité, chantant au milieu de la glorieuse troupe des martyrs, les louanges de l'Agneau sans tache.



## La Fête de Jeanne d'Arc.

A PARIS 8 MAI.

La fête de Jeanne d'Arc a été célébrée dimanche avec grand éclat à Notre Dame. Le R. P. Coubé, Jésuite, y a prononcé, devant un auditoire immense, le très éloquent panégyrique de l'héroïne.

Voici un extrait de ce beau discours :

Ah ! drapeaux sacrés, apprêtez vous à la revivre, la splendide épopée que vous nous racontez, car Jeanne va vous reprendre et vous reconduire avec nous au chemin de l'honneur. Toujours nous aurons devant les yeux votre grand geste, quand soulevés par le vent, vous nous montrez le ciel. Toujours nous entendrons votre grande voix qui nous crie : *Jesus ! Maria !* Vous nous conduirez par les luttes de la pensée, de la parole, de l'action, à la délivrance de l'Eglise et à la conquête de nos libertés chrétiennes.

Nous mènerez-vous à d'autres victoires ? Nous n'osons pas le demander. Dormez, dormez dans l'air tranquille, dans la grande paix dont nous avons besoin. Mais si un jour on vous insulte, si de l'âme d'un canon part l'étincelle qui doit mettre le feu au monde, drapeaux, mettez-vous en marche dans l'orage, nous vous suivrons

Si la divine libératrice vous précède, si vos hampes sont portées par des mains pures comme les siennes, nous savons à quel sacre de gloire vous nous conduirez. Heureux alors ceux qui combattront à votre ombre ! Heureux ceux qui mourront enveloppés dans vos plis ! Plus heureux ceux qui vous ramèneront dans nos vieilles cathédrales, au chant du *Te Deum*, illuminés des feux de la victoire ?

## La vénérable Jeanne d'Arc.

### UNE GUÉRISON MERVEILLEUSE.

Nous reproduisons le récit suivant d'après le *Courier de Bruxelles*, en réservant à l'Église le droit de donner aux faits leur véritable interprétation :

A Rome, au couvent des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, rue Montana, près de Saint-Jean de Latran, Sœur Anne de Sainte-Marie, native d'Alsace, âgée de vingt et un ans, souffrait depuis de longs mois d'un cancer vicéral qui l'avait réduite à la dernière extrémité. Elle ne pouvait se nourrir que de lait, et dernièrement, elle avait dû renoncer même à cette alimentation, au point que, sa faiblesse augmentant de jour en jour, les médecins présagèrent la mort prochaine de la malade. Celle-ci s'y était résignée tout en s'unissant aux prières de la communauté qui avait commencé une neuvaine afin d'obtenir la guérison par l'intercession de la vénérable Jeanne d'Arc. Lundi matin, 1<sup>er</sup> mai, huitième jour de la neuvaine, la malade, ou plutôt la mourante, sentant sa fin approcher, avait reçu les derniers Sacrements et renouvelé sa pleine résignation à la volonté de Dieu, lorsque tout à coup, à 10 h.  $\frac{1}{2}$ , elle se souleva sur son lit, et, sous le coup d'une profonde émotion, où elle parut comme transfigurée et revenant de la mort à la vie, elle déclara éprouver en elle, dans la région où était le cancer, quelque chose de vraiment extraordinaire et qui la délivrait de son mal. En effet, elle en était délivrée et d'une façon si parfaite et instantanée qu'elle put aussitôt se lever, prendre quelque nourriture et paraître vraiment comme une apparition surhumaine au milieu de la communauté émerveillée et criant au miracle. Sœur Anne de Sainte-Marie venait de recouvrer avec la vie une couleur de santé, une vivacité de regard et comme une infusion de forces tout à fait extraordinaires. Il ne lui restait que les traces de l'extrême maigreur à laquelle la maladie l'avait réduite, mais ces traces même commencent à disparaître, si bien que, le lendemain, elle a pris part à la neuvaine commencée pour sa guérison et transformée en actions de grâces par le chant du *Te Deum*. Les médecins n'en croient pas leurs yeux et sont tous prêts à signer, avec les nombreux témoins du fait, le procès-verbal qui servira de

base à l'instruction canonique. Parmi ces témoins, se trouvent deux dames protestantes qui profondément touchées d'une aussi éclatante guérison, ont voulu s'unir au *Te Deum* de la communauté.



## SALUT A MARIE.

### MARIE, BEAUTE RAVISSANTE.

**J**E vous salue, ô douce Vierge Marie, sur laquelle Dieu a répandu avec effusion les richesses d'une virginale beauté, qu'il a ornée des charmes de toutes les vertus, et rendue aimable au point de forcer tous les cœurs à l'aimer. Ô ravissante Vierge, ô pleine de grâce, ornez, je vous prie, mon âme de la beauté spirituelle; déposez dans mon cœur le germe vivifiant du plus ardent amour pour la sainte chasteté, afin que je vous plaise et que mon culte vous soit agréable.



### La reine d'Angleterre et Joséphine.

Un écho de la reine d'Angleterre à Nice :

Au surlendemain de son arrivée à Nice, la reine, impatiente de jouir d'un soleil qu'il lui est impossible de naturaliser anglais et d'acclimater à Windsor, avait ordonné qu'on tint prête la chaise roulante attelée d'un âne dont elle a coutume de faire usage pour ses promenades de jardin. On arrive doucement à une petite place entourée d'un parapet et d'où l'on découvrait une vue magnifique sur la Méditerranée.

La meilleure position pour jouir du spectacle était l'angle de la place, mais il était occupé par l'échoppe d'une marchande de chapelets et d'objets religieux. Au-dessus de la table de la marchande, deux petits mâts supportaient une enseigne de calicot avec ce nom : Joséphine. La princesse de Battenberg s'approcha de la marchande et lui demanda si elle consentirait à déplacer sa boutique pour laisser avancer la voiture à âne jusqu'à cette place de choix. Joséphine refusa.

— C'est, insista la princesse, pour permettre à ma mère de regarder la mer.

— Où est-elle, votre mère ?

— C'est cette dame là-bas, dans la petite voiture.

— Eh bien, fit Joséphine, allez lui dire de ma part que, quand on est dans le commerce, on ne se dérange pas ainsi pour Pierre et pour Paul. Du reste, elle doit le savoir. Vous m'avez l'air de gens qui ont fait fortune en courant les foires, vous, votre mère, votre âne et votre frère qui tient la bride.

La reine avait entendu et s'amusait fort. Elle proposa alors à Joséphine de lui céder sa place en lui offrant de lui acheter toute sa boutique :

— Ne dites donc pas de bêtises, répondit la marchande. On n'achète pas comme cela un fonds aussi important que le mien. J'en ai là pour plus de cinquante francs !

La princesse tira de sa poche un billet de cent francs qu'elle tendit en lui demandant :

— Êtes-vous satisfaite ?

Subitement radoucie, la marchande déplaça son étal et la reine put contempler le paysage tout en parcourant les télégrammes qui lui étaient arrivés de Londres au moment de sa sortie. Comme elle allait se retirer, la marchande lui demanda où il lui faudrait livrer la marchandise. A quoi la princesse répondit :

— Gardez tout. Nous voulions seulement occuper votre place un moment pour le panorama et nous vous avons acheté votre boutique parce que vous manquiez de complaisance. Si vous trouvez que c'est trop, je vais vous indiquer le moyen de vous acquitter : ce sera de nous prêter votre place chaque fois qu'il plaira à la reine de venir ici.

Joséphine ouvrit des yeux énormes.

— La reine ? Quelle reine ? Où ça la reine ?

— Mais ma mère, la reine d'Angleterre.

— Cette vieille dame trainée par un âne ?

— Certes.

Joséphine réfléchit un moment, puis elle alla à la petite voiture, mit un genou en terre et prononça :



— Madame la reine, je vous demande pardon ; je ne savais pas que c'était vous. Voilà vos 100 francs, je ne les ai pas gagnés, je n'en veux pas. Et maintenant, écoutez bien ce que je vais vous dire. Moi, il me semble que si j'étais reine, je le dirais. Je ne me présenterais pas comme ça chez les personnes pour leur faire des surprises et les exposer à faire des boulettes. Comment voulez-vous que je m'imagine une reine se balladant dans une petite voiture à âne et qui n'a pas même une robe de soie ? Comment voulez-vous que je devine qui vous êtes ? Ça ne se lit pas sur votre figure, bien que vous ayez l'air honnête. Voyons mettez-vous à ma place !

— Mais c'est justement ce que je vous demandais, répondit Victoria en souriant, et c'est vous qui ne vouliez pas. Allons finissons-en. Gardez le billet de 100 francs. Il vous consolera de ce malentendu. Adieu, Joséphine. Je viendrai certainement vous revoir avant de quitter Nice.

Nul doute qu'à cette deuxième visite Joséphine ne lui fasse meilleur accueil.

## *Une Signature rectifiée.*

*Dédié aux employés des postes et télégraphes.*

Le duc de Norfolk, maître général des postes de l'empire britannique, entrant, il y a quelques jours, dans un bureau télégraphique du Hampshire et remettait à la buraliste un télégramme qu'il venait d'écrire sur place. La demoiselle était apparemment de méchante humeur. Elle lut la dépêche, et la rendit aussitôt à l'expéditeur en disant :

— Signez donc le télégramme de votre nom.

Marguerite est un peu paresseuse. Elle aime son lit, et se lever tard fait partie de son programme.

Aujourd'hui cependant, elle s'est levée à six heures pour assister à la sainte Messe.

C'est parce qu'elle veut faire plaisir au bon Dieu.

— Mais, fit observer le duc, c'est précisément ce que je viens de faire.

-- Ne vous moquez pas de moi, n'est-ce pas? Norfolk est le nom d'un comté. D'ailleurs, c'est à prendre ou à laisser: refaites votre télégramme, ou je ne le transmets pas.

Le duc s'incline, retourne au pupitre, et revient bientôt avec un nouveau papier, qu'il passa en ajoutant:

- Cette fois, Mademoiselle, il s'agit d'un télégramme officiel. Je ne vous le payerai donc pas. Veuillez le transmettre à l'instant.

La jeune fonctionnaire, un peu surprise, parcourut le papier et y lut: "*General Post Office, London.* — La buraliste de service en ce moment au bureau d'Harwood est d'une insupportable impertinence à l'égard du public. Ordre de la révoquer immédiatement. Signé: "*Le maître général.*"

Pleurs, lamentations, crise de nerfs, syncope. Le duc ne se laissa pas émouvoir, et la dépêche fut transmise.

Un fait analogue, que content les journaux autrichiens, vient de se passer à Trieste.

Dans le bureau central, entrant ces jours derniers, un homme du peuple, paysan ou bien ouvrier, qui présenta au guichet un paquet afin de le faire affranchir. L'employé déclara que le paquet était mal fait, et refusa de le prendre.

Le paysan ayant demandé comment il devait refaire le paquet, l'employé répondit que c'était à lui de le savoir.

A cette réponse, un monsieur inconnu intervint en faveur du paysan.

L'employé riposta et fini par s'écrier: " Si vous n'êtes pas content allez vous plaindre au contrôleur. "

Le contrôleur le prit de très haut, proclama que les employés de la poste n'avaient pas à renseigner le public et termina comme

---

Berthe est un peu **vaniteuse**. Elle a résolu aujourd'hui d'éblouir toutes ses compagnes, en se parant d'un collier d'or qu'elle a reçu comme étrennes.

Eh bien, non: ce collier dormira encore dans son écrin, parce que ce petit sacrifice fera plaisir au bon Dieu...

son subordonné : " Si vous n'êtes pas content allez vous plaindre au directeur. "

Alors, l'inconnu tira sa carte de visite, la remit au contrôleur et s'exprima ainsi :

" Je n'ai pas le temps d'aller trouver le directeur. Mais je vous invite à aller vous-même le trouver immédiatement et à lui dire que je lui *ordonne* de venir ici à l'instant, et d'apprendre lui-même à cet homme comment il doit faire son paquet.

Le contrôleur regarda la carte de visite et lut avec terreur le nom de l'archiduc Louis-Salvator, que l'on savait être de passage à Trieste.

Le directeur arriva en toute hâte, lava la tête au contrôleur, qui lava la tête à l'employé ; tous trois s'empressèrent autour du paysan, lui montrèrent comment il devait s'y prendre. Jamais paquet ne fut si bien fait.

Des journaux autrichiens approuvent unanimement, quant au fond, l'intervention de l'archiduc Louis-Salvator. Mais une question de forme se trouve posée, sur laquelle les avis sont partagés.

L'archiduc avait-il le droit de donner un *ordre* au directeur ? N'avait-il pas ce droit ?

Deux partis sont en présence, et l'on échange des arguments tirés de la Constitution de l'empire.

Ce sont de bien grands mots.

En tout cas, l'archiduc s'est fait obéir. C'est le principal.

MORALITÉ - Messieurs les employés, soyez toujours polis... On ne sait pas ce qui peut arriver !

### L'appétit des Grands.

Le *Cri de Paris* a fait une enquête sur l'appétit des souverains et leurs mets préférés.

Nicolas II a un appétit moyen. Il méprise le caviar national. Toutes ses sympathies ordinaires vont à la branlade de Nîmes : morue pilée et huile d'olive. Pas d'ail.

L'empereur d'Autriche a une prédilection marquée pour le mou de veau au vin. Tous les goûts...

Le sultan rouge se nourrit d'œufs à la coque et d'œufs gobés.

Le roi d'Italie adore les crèmes, plus particulièrement celles composées de thé infusé, de jaunes d'œufs, beaucoup de sucre. Gare au diabète!

S. M. Victoria est une végétarienne qui peut rendre des points à notre Oncle.

La reine d'Espagne mange des viandes saignantes, bien qu'elle les exécère, pour l'exemple. Elle espère inciter le roi son fils à l'imiter. Pauvre petit!

Guillaume II mange peu, malgré qu'il se dépense beaucoup, physiquement. Le gibier à plumes a ses préférences, plus particulièrement les grives en salmis. Quatre grives ne lui font pas peur. C'est sa seule gourmandise.

La reine Wilhelmine a une affection caractérisée pour le gigot d'agneau et le filet de bœuf cuit à l'anglaise. Appétit confinant à la boulimie.

Monsieur et madame attaquent un rosbif que le couteau est impuissant à entamer. Ils appellent la cuisinière:

— Marie, comment avez-vous pu accepter un pareil morceau de viande?

— Ah! Madame, je l'ai bien dit au boucher: si c'était pour moi, je ne vous le prendrais pas.

Maître et domestique:

— André, je vous ai déjà dit de ne pas boire mon Brandy!

— Monsieur a prononcé un si beau discours au congrès antialcoolique, que j'ai cru bien faire en le débarrassant de ce qu'il appelle le "poison social."

#### FRITURE D'ABEILLES.

Voulez-vous offrir à vos amis un dessert de choix? Observez la recette suivante:

Farine 4 onces, beurre 2 onces, miel 2 à 3 onces, un œuf, 2 cuillerées de fleur d'oranger. Pétrissez le tout et, lorsque la pâte est levée, réduisez-la en feuilles minces à l'aide d'un rouleau, puis découpez de gracieuses abeilles et faites frire.

Vos insectes, d'abord plats comme des punaises, prendront du volume à la cuisson. En les retirant de la poêle, saupoudrez-les de sucre.

Vous pourrez par ce procédé obtenir un essaim artificiel d'abeilles jaunes et brunes, que vos hôtes croqueront avec délices, sans appréhender les piqûres.

### REPAS POLITIQUE.

Le patron d'un restaurant à la carte est en train de styler un garçon nouvellement embauché.

— Une consigne rigoureuse, ne jamais donner de journaux aux clients pendant qu'ils mangent. Quand ils lisent la politique, cela les dégoûte et ils ne commandent plus rien.

— Notre Saint-Père le Pape Léon XIII a nommé Nonce apostolique à Paris Mgr Lorenzelli, qui était Nonce à Munich. —


— Un décret du gouvernement chinois reconnaît la religion catholique dans tout l'Empire, et accorde aux évêques un rang officiel qui les assimile aux vice-rois. C'est le développement du règne de Dieu en cet immense empire, où tant de missionnaires sont morts martyrs du Christ

— La Conférence de la Paix a tenu jeudi, 18 mai, sa première séance à la Haye. — Vingt-quatre puissances y sont représentées. — Le Pape n'ayant pas été invité, a ordonné à son internonce de quitter la Haye et de se rendre à Luxembourg.

— Toutes les délibérations et tous les procès-verbaux seront en langue française. C'est le traditionnel hommage de la diplomatie du monde entier à la langue de notre mère-Patrie.



## QUE FAIT JESUS AU TRES SAINT SACREMENT.

PERATUR OMNIA. (1) Saint Paul, cet homme instruit dans le paradis, ce grand apôtre, nous parlant de son cher Maître, dit que c'est lui qui fait en nous tout le bien qui s'y opère, que c'est par ses miséricordes que nous sommes ce que nous sommes. Pour ce sujet il a établi des sacrements en son Église, qui sont comme les canaux sacrés de la grâce : mais en celui de l'Eucharistie l'on y trouve non seulement la grâce, mais l'Auteur de tous les dons qui, par une charité incomparable, voulant nous assister en tous nos besoins, y fait toutes choses pour nous.

Il est notre divin et notre puissant Roi, pour nous défendre des ennemis redoutables, qui sans cesse nous attaquent avec tant de rage, tant de force et de ruses pour nous perdre à jamais : *Parasti in conspectu meo mensam adversus eos qui tribulant me.*

C'est là que l'âme se doit rendre pour être soutenue en sa faiblesse, pour trouver des forces en son impuissance, pour ne pas succomber en ses combats. Si le Seigneur est avec elle, il n'y a plus rien à craindre ; quand elle marcherait parmi les ombres de la mort, ses voies seront heureuses, étant soutenue de la droite de son Maître et de son Dieu.

Jésus en la divine Eucharistie y fait l'office d'un bon Père veillant avec des soins que l'on peut bien adorer, mais non pas expliquer, sur toutes nos nécessités ; *Dominus regit me, et nihil mihi deerit.* Rien ne peut manquer à l'âme bien abandonnée à la divine Providence ; si nous ne ressentons pas assez ses secours, c'est que nous nous appuyons trop sur la créature.

Heureuse l'âme, et mille fois heureuse, qui a mis toute sa confiance au Seigneur de toutes choses ; car elle n'expérimentera pas seulement en lui l'amour d'un bon Père ; mais elle y trouvera toutes les tendresses d'un cœur maternel. Oui, dit ce Seigneur infiniment aimant, quand bien même il y aurait des mères assez dénaturees pour oublier leur enfant, jamais je ne l'oublierais, mon cher

(1) H. M. BOUDON.

peuple Et il l'a bien fait voir en nous nourrissant de sa chair, en nous abreuvant de son sang. Que ne peut-on pas attendre, après un tel amour, des bontés d'un Dieu si miséricordieux? Pourquoi s'inquiéter ou s'affliger sur le salut, ou sur les choses temporelles? Si nous voulons nous laisser aller à ses attrait, le paradis est à nous; tout, dès cette vie même, nous réussira en bien, quoique souvent nous ne le sachions pas; estimant malheur et misère ce qui nous sert le plus pour notre salut éternel, comme les peines d'esprit, la pauvreté, le mépris, et le délaissement des créatures.

Jésus en la divine Eucharistie y fait l'office de Juge pour y entendre nos procès; mais ce qui nous doit être une consolation bien douce, c'est qu'au même temps qu'il y exerce l'office de Juge il y fait celui d'Avocat. C'est donc à ses pieds que souvent nous devons exposer les difficultés de la grande affaire que nous avons, et qui en bonne vérité est l'unique affaire, la seule affaire du salut. O insensibilité des âmes chrétiennes! Pour un méchant procès il n'y a rien que l'on ne fasse: l'on consulte les plus habiles avocats, l'on brigue la faveur des juges, l'on emploie le crédit de ses amis, et pour l'affaire de l'éternité, à peine fait on un pas. Si l'on en parle à l'adorable Jésus, c'est avec des froideurs qui font bien voir combien nous en sommes peu touchés; c'est qu'on ne croit pas; à peine rencontrera-t-on une personne qui ait la foi.

Jésus en la divine Eucharistie y fait l'office de Médecin, et la divine nourriture qu'il y donne est un remède certain à tous nos maux; elle nous délivre de toutes nos langueurs, elle guérit toutes nos maladies, elle nous préserve de toutes les infirmités où nous pourrions tomber.

Enfin, Jésus est dans ce divin Sacrement, comme un amant sacré à qui l'on peut raconter ses douleurs, ses affaires, tous ses besoins, quand l'on veut, et si longtemps qu'on veut. Qu'il est doux, lorsqu'on a quelque peine d'esprit de faire ce que pratiquait l'humble saint François! Sans s'amuser à parler aux créatures, il allait se jeter aux pieds de son Sauveur, et là il lui déchargeait son pauvre cœur, et il en sortait bien soulagé et bien content. Ce qui nous rend si malheureux en nos peines et nos affaires, c'est que nous allons chercher nos consolations où elles ne se trouvent pas, parmi les hommes. *Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul!*



Mais voyez ici ce que Dieu fait pour votre salut : il n'oublie rien, il se met en toute sorte d'états, il exerce toute sorte d'offices. Cela vous doit faire penser qu'il faut bien dire que le salut est une affaire de bien plus grande conséquence que vous ne pensez.

---

## LES HISTOIRES DE THEODORE.

Nous dinions chez Théodore de Bussière, pour fêter Eugène Boré, arrivé de Perse avec le beau titre de VOYAGEUR MISSIONNAIRE, qu'il a si bien mérité et si bien porté. Nous étions en famille, nous causions pleins de confiance et d'allégresse. Il y a trois semaines, je ne connaissais de Théodore et d'Eugène que leur foi abondante en œuvres, à peine avaient-ils entendu mon nom, et nous voici intimes. C'est la joie chrétienne à laquelle je m'habitue le moins, que cette promptitude et cette plénitude des relations entre chrétiens. J'en suis toujours charmé comme aux premiers instants. Je suis présenté, je suis reçu en frère. On ne me demande pas de titres, ni d'où je sors, ni ce que je vau. "Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur!" Il est chrétien, c'est son nom glorieux et vénérable. S'il n'a point d'œuvres, il a de bons désirs. Qu'il prenne place à ce bon foyer du Christ qui brûle dans nos cœurs. Ardent et doux foyer, resserré comme la famille, large comme le monde! Frère, as-tu laissé quelqu'un sur la route? va l'appeler, qu'il vienne! As-tu des malades? nous tâcherons de les secourir. As-tu des affligés? nous saurions les consoler peut-être. Veux-tu des efforts? veux-tu des aumônes? veux-tu des prières?

O prévoyants bienfaits de Jésus! ô fontaines vives! ô secourables oasis semées dans l'aridité de la vie humaine! que de fois j'ai vu déjà mon chemin soudainement embelli par ce repos, par cette joie que vous y répandez! On a quitté le compagnon de la veille; la tente hospitalière s'est repliée, peut-être pour jamais; on est seul, on traîne le poids d'un inquiet ennui; tout est morne, et

l'on sent germer en son âme je ne sais quel ingrat et farouche chagrin. Un inconnu croise le chemin ; vous approchez : c'est un frère ! La volonté de Dieu ne le conduit pas sur la terre au même lieu que vous : il vient d'un autre rivage, il se rend sous d'autres cieux ; mais Dieu, qui connaît votre poids et votre douleur, et qui a mis dans l'âme de ce frère ce qui peut vous alléger, veut que vous le rencontriez ici. Dans l'espace immense des lieux et des temps, votre Père qui est au ciel a désigné le point où vos pas se rencontrent, où vos cœurs se reconnaissent et se confient. Vous allez goûter une joie qui fleurira tout ce désert, vous allez entendre des paroles pleines de force et de douceur, vous sentirez que l'on soulage en vous des plaies que peut-être vous n'y connaissiez pas. Ainsi l'on vous aime et l'on vous secourt en Dieu : ainsi Dieu lui-même vous secourt et vous aime. Ah ! mon ami, que je comprends bien pourquoi le nom impie du HASARD, retranché de la langue que nous parlons, ne vient jamais sur nos lèvres outrager les grandes actions de la Providence !

Nous causions donc, nouvelles connaissances, vieux amis, comme des frères qui n'ont cessé de vivre ensemble quoique séparés ; ne sachant rien de nos aventures réciproques, connaissant tout de nos sentiments les plus profonds ; et, selon ce que racontait n'importe lequel d'entre nous, les autres s'affligeaient ou se réjouissaient avec lui, sans qu'il eût besoin de dire : Là, j'ai été heureux ; là, j'ai souffert. Ces discours étaient francs et modestes. Une mère et deux enfants écoutaient ; leur présence purifiait dans l'expression jusqu'au plus amer souvenir que les spectacles du monde avaient pu nous laisser : autre bonheur que vous ne sentez pas aussi vivement que moi, sans doute ! car vous vivez, vous parlez toujours dans cette chaste atmosphère de la famille, dont l'in-

**J'adore.** — Le T. R. P. d'Alzon, quand il n'était encore âgé que d'une douzaine d'années, fut surpris un jour, près de la chapelle du château qu'il habitait avec ses parents : il se hissait sur la pointe des pieds contre la porte et regardait, par le trou de la serrure, la lampe qui brûle devant le Saint Sacrement.

— Que fais-tu là ? lui dit-on.

Il répondit : J'adore !

fluence, unie aux conseils d'une indulgente raison, ferme votre bouche à toute parole violente, vous fait taire les plaies que vous ne pouvez guérir, et seulement plaindre des excès qu'un zèle moins sage s'emporte parfois à maudire inutilement.

Cependant la conversation nous avait conduits en Angleterre. Théodore nous racontait comment il avait jadis passé un été à Londres, au milieu du beau monde. La suprême élégance était de vivre la nuit, de dormir le jour. On se levait après midi, on s'habillait pour déjeuner, on déjeunait de une heure à deux, et tout de suite on courait à la promenade. Il y fallait paraître, non pour jouir du beau ciel, des arbres, des fleurs, mais pour voir et pour montrer des habits, des robes et des chevaux. Vers quatre heures on s'habillait de nouveau pour les visites du MATIN. Ces toilettes n'étaient pas une petite affaire et ne prenaient pas peu de temps. Les visites du matin se faisaient de cinq à sept heures du soir ; après quoi l'on avait à s'habiller encore, afin de se rendre aux invitations à dîner. Les invitations étaient pour huit heures ; l'élégance voulait qu'on n'arrivât pas avant neuf heures. Le convive sans usage qui se serait présenté à huit heures et demie, aurait appris que la maîtresse de la maison n'avait pas terminé ses visites du matin. On dînait à grand appareil de vins, de viandes, de laquais ; on restait jusqu'à onze heures à table, jusqu'à minuit chez l'hôte. Après minuit, quatrième toilette, et alors on allait en SOIRÉE ; l'on ne rentrait plus qu'au jour, pour fermer au jour les volets de la chambre à coucher.

Cette folie des riches Anglais, qui emploient ainsi à brûler de l'huile et de la cire les courts moments de l'année où le ciel leur accorde de la lumière et des fleurs, nous paraissait presque incroyable. — De tout ce temps ajoutait Théodore, je n'ai pas ouvert un livre ; si j'avais voulu réfléchir un peu sur moi-même,

### **Vous ne détruirez pas Dieu.**

Un terroriste de 93 disait un jour à un paysan : Nous allons abattre vos églises et vos clochers, tout ce qui rappelle la vieille superstition. — Citoyen, répondit le brave homme, abattez aussi les étoiles ; autrement vous n'avancerez guère à détruire le bon Dieu.

je ne l'aurais pu. Toute ma vie, comme celle des autres, était de m'habiller et de me montrer ; et le plus ridicule est que ce fol usage n'amusa personne. Chacun en maudissait la tyrannie ; mais ainsi le voulait L'ÉLÉGANCE. Dans ce pays du libre arbitre religieux et politique, une semblable raison domptait les plus révoltés. Ces gens qui m'auraient dit que la religion exige trop de veilles, d'abstinences, de pratiques et de rigueurs, se soumettaient à changer d'habits cinq fois par jour, se privaient de sommeil, de liberté, de réflexion, détruisaient naïvement tout l'ordre de l'existence humaine, obéissaient en esclaves aux plus puérides prescriptions d'une loi que changeait tous les jours le caprice du tailleur et de la couturière.

Là-dessus nous mesurions le degré de misère morale où il fallait que ces pauvres riches fussent tombés pour imaginer de si maussades extravagances et s'en faire des plaisirs ; puis d'autres discours venaient, et d'autres histoires. Vous savez quels exemples redoutables, quels phénomènes affreux peuvent produire ces trois plaies : la richesse, le désœuvrement, et la plus terrible de toutes, l'ignorance de Dieu. Malgré la noble femme et les deux anges qui étaient là, nous en eûmes bientôt dit plus qu'il ne fallait pour nous attrister.

— Laissons ce pénible sujet. reprit Théodore, comme si, se rappelant l'anathème prononcé contre ceux qui deviennent le scandale de leur prochain, il eût craint d'ajouter notre légitime colère au lourd fardeau de ces malheureux. Voilà des excès de folie et de vice ; mais j'ai vu aussi sur la terre des merveilles de vertu qui sauront bien vous consoler.

Alors il nous conta les histoires de son village, un bon village d'Alsace, tout ignoré, tout caché dans les bois, tout catholique

Louise est un peu **égoïste**. Il lui en coûte de s'occuper des autres, surtout des pauvres, des petits et des abandonnés.

Mais elle veut **faire plaisir au bon Dieu**. et alors, on la trouve au chevet des pauvres malades, dans la mansarde des indigents, dans les chapelles où de réunissent les catéchistes volontaires, dans les ouvroirs où l'on travaille pour les pauvres.

au milieu des protestants ; très dévot à Dieu, à la bonne Sainte Vierge, à sainte Odile et à tous les saints du Paradis. J'ai retenu ces histoires et je les écris, tandis qu'elles sont encore vives dans mon cœur, tandis que les douces paroles de Théodore résonnent encore dans ma mémoire. Je les écris par mandement spécial de ceux qui furent comme moi, ravis de les entendre ; je les adresse à vous, parce que je ne sais pas de plus fier et de plus noble esprit qu'elles puissent charmer. Lisez-les à nos amis, répétez-les : qu'elles aillent partout réjouir tous les cœurs qui s'aiment en Dieu.

## I

“ J'ai connu ”, nous dit Théodore, “ une vieille femme qui dans sa jeunesse avait fait le vœu de ne jamais refuser assistance aux pauvres de Jésus-Christ. Elle était pauvre elle-même, ne possédant que sa chaumière, un petit champ et sa robuste santé. Jusqu'au jour de sa mort, c'est-à-dire pendant cinquante ans et plus, à travers tout ce que Dieu lui voulut envoyer d'infortunes, de maladies, de mauvaises années, elle fut fidèle à son vœu. On la connaissait : on savait que sa maison ni sa main n'étaient jamais fermés ; qu'elle était toujours prête à veiller un malade, à ensevelir un mort, à donner au mendiant qui passait la meilleure part de son dernier morceau de pain ; et, s'il passait deux mendiants, ou que le morceau fût trop petit, elle donnait tout. Que de fois, au milieu de la nuit, elle entendit frapper à sa porte ! Chaque fois elle se leva diligemment, même dans sa vieillesse et dans ses maladies, ouvrit à l'hôte que Dieu lui adressait, et le remercia, quel qu'il fût, d'être venu chez elle. S'il avait froid, elle allumait le feu ; s'il avait faim, elle préparait en hâte un repas aussi bon qu'elle pouvait l'offrir ; si c'était un infirme, un malade, elle pensait sa

---

Marie n'est pas toujours aimable. Elle a des reparties piquantes qui blessent ses meilleures amies.

Mais son confesseur lui a dit qu'il lui refuserait la communion, si elle ne voulait pas se corriger de ce vilain défaut, et pour mériter l'honneur de s'asseoir à la table sainte, elle est si gracieuse que l'on sent qu'elle cherche à faire plaisir au bon Dieu.

plaie et lui donnait son lit, heureuse de prendre pour elle la paille réservée aux hôtes bien portants. Le matin arrivé, elle renouvelait ses remerciements, ajoutait quelque chose à l'aumône de la veille, et le pauvre pouvait partir sans dire son pays ni son nom. »

— Mon Dieu! s'écria l'un de nous, interrompant Théodore, quand le jugement viendra et que la charité de cette femme sera glorifiée aux yeux de tout l'univers, quelle pensée aurons-nous de nos misérables aumônes, si pompeuses et pourtant si avares?

— Oui, reprit un autre, quelques uns recevront le ciel pour un verre d'eau, mais beaucoup recevront seulement ce qu'ils auront donné. Eussent-ils donné des millions, qu'ils seront pauvres alors? Dieu qui se sert souvent de notre paresse et de notre vanité pour nourrir les pauvres, peut-il nous savoir gré d'un peu de monnaie jeté à l'indigent, afin d'écarter sa vue et sa prière? Autant vaudrait dire que c'est vertu de prendre une voiture pour s'épargner le mauvais chemin! Et ces riches qui achètent à prix d'argent un renom de charité, sans songer le moins du monde à ranimer la charité dans leur âme, ils peuvent s'attirer le sourire des quêteuses; mais que leur doit le bon Dieu? Trop heureux si cette générosité ne s'appelle pas hypocrisie dans le ciel? Cent hôpitaux bâtis avec pompe seraient une œuvre petite devant l'humble cabane que tenait toujours ouverte cette servante de Jésus-Christ.

“ C'était une femme ignorante ”, continua Théodore, “ mais vive, gaie, avec ce bon sens supérieur et parfait des ignorants qui connaissent Dieu. Je ne pense pas qu'elle ait su lire; mais, quand elle parlait du ciel, de l'âme, de Dieu, je vous assure qu'elle en parlait plus clairement, plus éloquentement et plus sagement que nous. J'ai rencontré dans ma vie des philosophes entêtés, contre lesquels je m'épuisais vainement: combien j'aurais voulu les voir au foyer de cette ignorante, ou à son chevet lorsqu'elle attendait sa fin! Elle fut charitable envers la souffrance, et douce envers la

---

L'ignorance est un état d'enfance perpétuelle; elle suppose l'oisiveté qui engendre tous les vices. L'homme instruit peut bien n'être pas heureux; mais il a de plus que l'ignorant de savoir ce qu'il doit faire pour sortir du malheur.

mort. Elle les vit venir et les reçut comme elle avait reçu les pauvres, ces autres visiteurs de Dieu : avec le sourire, l'empressement et la paix. Les souffrances lui donnaient souvent le délire ; alors elle s'agitait, criait, bondissait, devenait folle, et il fallait la lier. Or elle ne voulait pas qu'on la liât. Quand une crise s'annonçait, sa fille prenait tranquillement les cordes : — Allons ma mère, il faut que je vous lie. — Pourquoi donc ma fille ? — Votre mal vous reprend. — Je t'assure que non. — Si, ma mère : je le vois. — Je ne veux pas qu'on me lie ! s'écriait elle avec force. — Eh quoi ! reprenait la fille, Notre Seigneur lui même n'a t il pas été lié ? — L'effet de ce mot était immanquable. Le nom puissant de Jésus-Christ calmait soudainement tout le désordre de la nature. Cette pauvre malade présentait ses bras : — Fais ma fille, disait-elle. — Et elle se laissait lier.

“ Je l'aimais beaucoup ; j'allais souvent m'édifier auprès d'elle. Sa prière était entraînant ; elle disait d'admirables choses. Un jour, au premier coup d'œil, son état me parut amélioré. Elle semblait avoir plus de force, elle parlait gaiement et nettement. — Vous voilà bien lui dis-je. — Mais oui, me répondit-elle, c'est aujourd'hui que je meurs. — Je me tournai vers sa fille, et je lui demandai ce que pensait le médecin, ne pouvant croire qu'elle fût si bas. — Le médecin est content, me répondit cette fille avec la même fermeté ; mais moi, je crois que ma mère va mourir, puisqu'elle le dit. — Oh ! j'en suis bien sûre, reprit la bonne femme ; de minute en minute je sens que le moment approche. Je suis prête : j'ai vu M. le curé, il m'a promis de revenir ; j'aurai le temps de me confesser encore une fois ; j'irai jusqu'au soir. — Et elle se mit à me parler du ciel avec cet accent de la foi et de la vérité qui prophétise dans la bouche des saints mourants.

“ C'était là surtout ce qui me faisait penser qu'elle allait en effet mourir, car extérieurement elle n'affaiblissait pas. Vous jugez

---

Pourquoi Geneviève renonce-t-elle à cette partie de plaisir arrêtée depuis si longtemps ?

C'est parce qu'elle a entendu le cri de sa conscience alarmée, et qu'elle veut avant tout **faire plaisir au bon Dieu**....



bien qu'il n'y avait en elle pas plus de philosophie et de jactance que je n'y voyais de terreur. L'humble créature ne s'était jamais dit qu'il convenait de mourir bravement. Elle ignorait que sa vie avait été sublime, et je savais seul quel grand spectacle m'offrait sa mort. Point de faiblesse, point de regrets, point d'impatience : c'était le voyageur au bout de sa course, qui voyant à peu de distance la maison de sa famille, oublie le chemin, ne doute pas de l'accueil, et déjà se sent tout reposé au seul aspect du lieu de son repos. Le médecin vint ; il lui dit encore, sans ébranler la conviction de la malade, qu'elle n'était pas au moment de mourir : il ne trouvait qu'un peu de fièvre. Et moi, persuadé comme elle que son heure était heureusement venue, je me demandais si cette fièvre qui lui donnait la force et l'éclat de la santé, venait de la faiblesse du corps ou de la force de l'âme, si elle trahissait la nature expirante ou révélait l'assistance de Dieu. Le curé vint. La mourante se confessa une dernière fois : semblable à l'envoyé fidèle, qui, sans songer au mérite de sa mission remplie et du long chemin parcouru, secoue, avant de paraître à l'audience de son roi, un reste de poussière jeté sur lui par l'effort du vent. Oh ! qu'il faisait bon la voir, toute revêtue de la splendeur du pardon suprême, attendre, pour ainsi dire debout, le jugement, la récompense magnifique du tout-puissant Maître qu'elle avait si bien servi ! Elle ne cessa point d'être modeste ; et néanmoins, entre elle et moi, la supériorité du rang temporel disparut. Son lit, où les pauvres avaient si souvent pris sa place, était vraiment un trône. Au pied de ce trône, je reçus avec bonheur la promesse d'être protégé. Je ne lui demandai pas de me bénir, elle ne m'aurait pas compris ; je lui demandai de prier pour moi. Elle m'en donna l'assurance.

« Le soir même, elle me tint parole. Ainsi qu'elle l'avait annoncé, elle acheva le jour, mais elle n'alla pas plus loin. Au mo-

---

**Méditez, méditez ces lignes, ô vous qui avez un peu de foi dans l'âme, et dans le cœur un peu d'amour de Dieu.**

**Et dans les jours douloureux que nous traversons, où il y en a tant qui travaillent à lui faire de la peine, faites quelque chose pour lui plaire, et lites-vous aussi :**

**Cela ferait plaisir au bon Dieu.**

ment où le soleil entre dans la mer, cette âme bénie s'éleva paisiblement dans l'éternité. Elle arriva devant Dieu avec les prières de l'ANGELUS. Si les bienheureux laissent ici-bas une autre lumière que celle dont ils illuminent nos cœurs, l'œil aurait, ce soir-là, compté une étoile de plus parmi les flambeaux charnants qui dirigent, la nuit, les pas fatigués du pauvre et du pèlerin.

## II

« Comment dire toutes les héroïques vertus qui fleurissaient dans ce cher village? Vers le même temps, j'y connaissais un jeune paysan, qui, depuis plusieurs années, était frappé d'une maladie horrible. La moitié de son corps tombait en lambeaux, il exhalait une odeur épouvantable, il souffrait des douleurs que l'on ne peut exprimer. Jugez de ce que c'était! Celui là aussi, je l'aimais beaucoup; je savais quelles consolations lui procuraient mes visites, et moi je ne pouvais penser à lui sans être pénétré d'admiration: car tant de tortures, qui lui arrachaient des cris, ne pouvaient lui arracher une plainte; au contraire, il bénissait Dieu et le remerciait tendrement. — Néanmoins, cette odeur de chair en putréfaction était si terrible, que je tremblais de l'affronter; le cœur me manquait; quand je l'avais subie, j'en étais malade. A cause de cela, je laissais passer souvent plusieurs jours sans pouvoir prendre sur moi de faire une visite à l'innocent martyr. J'allais jusqu'à la porte, et je n'osais entrer. Une fois, j'avais été plus lâche que de coutume, et je m'en faisais d'amers reproches, car le malheureux m'avait demandé. Enfin je m'efforce, j'y vais lentement, par le plus long. A peine au seuil, je crois entendre ses gémissements: un insurmontable dégoût me saisit, me suffoque; je perds tout courage et je m'enfuis....., mais en courant....., et je fais ainsi plus de deux cents pas. Alors la réflexion vient: j'ai honte, je retourne; et je me condamne, si cette pusillanimité me reprend encore, à découvrir le malade et à regarder ses plaies. Au moment d'entrer, on m'appelle d'une autre maison: c'était une bonne vieille voisine. Elle m'apprend qu'elle me guettait depuis plusieurs jours pour me donner des fleurs hâtives, que les premiers soieils du printemps avaient fait éclore dans son pauvre jardin. En un clin d'œil, elle me compose un énorme bouquet,

dont l'agréable senteur me fit penser que Dieu avait pitié de ma faiblesse. Mon bouquet à la main j'aborde le malade.

— " Ah ! s'écria-t-il, soyez béni ! Depuis quelques jours cette infection est devenue telle ; que je ne la puis supporter moi-même, et je priais tant la sainte Vierge de m'envoyer des fleurs ! "

Ce fut tout le récit de Théodore sur cet enfant. Il n'ajouta rien, sinon qu'après cinq années de souffrances, sans avoir une seule fois murmuré contre la volonté de Dieu, il mourut saintement. Ah ! Prosper, dites ! ne songez pas combien elles durent briller aux yeux de Théodore, ces aimables fleurs, dans les mains du pauvre affligé ? J'ai vu la belle rose s'épanouir au beau soleil du matin, le lis bercer dans son calice les gouttes de la rosée, le chèvrefeuille et l'aubépine réjouir les haies sauvages, les branches souples de l'églantier, toutes chargées d'étoiles, former des arceaux embaumés où chantaient la mésange et le bouvreuil ; et ce sont là, certes, d'heureux et charmants spectacles. Cependant, que j'échangerais volontiers le souvenir de la plus belle matinée de mai, dans les champs les plus ornés de la terre, pour la vive image de cet infortuné sur son lit de torture, souriant en remerciant Dieu, dont la bonté daignait lui envoyer quelques-unes de ces fleurs qui s'étaient par essaims innombrables aux regards de tant d'ingrats heureux !

Mais Théodore nous fit connaître encore une histoire plus touchante : c'est celle de Matthias, l'idiot, et de ses parents adoptifs.

( à suivre. )



— **Santé du Pape.** Tout le monde connaît les détails de l'opération qu'a dû subir l'illustre malade et de la convalescence qui l'a suivie. 28,000 télégrammes et lettres de sympathie furent reçus au Vatican en un seul jour, éciatant témoignage de l'amour et de la vénération de l'univers pour son Bien-Aimé Père et Pontife. Aujourd'hui, le Saint Père est parfaitement rétabli.

— **Te Deum à Saint Pierre.** Les nombreuses prières adressées de toutes parts au ciel pour la guérison de l'Auguste Vieillard du Va-

tican ont touché le cœur de Dieu. Aussi, dans un éclat de reconnaissance vraiment admirable par son caractère filial, plus de 60,000 personnes se pressaient le 12 mars dans la basilique de Saint Pierre afin d'y chanter au Très-Haut un solennel Te Deum d'actions de grâce. Spectacle magnifique qui redit bien éloquemment l'amour et la vénération qu'inspire le Vicaire du Christ.

Le soir, une magnifique illumination de la façade de la basilique terminait cette heureuse journée, tandis que les sociétés et cercles catholiques célébraient avec éclat, dans leurs sièges respectifs, le recouvrement de la santé du pape.

## VIE DU BIENHEUREUX FELIX DE NICOSIE.

PAR LE R. P. HENRI DE GRÈZES.

### CHAPITRE X

#### Le Père des Pauvres.

*Beatus qui intelligit super egenum  
et pauperem. — Psal. 40, 2.*

Heureux celui qui pense à l'indigent  
et au pauvre.

**SOMMAIRE.** — Les yeux de lynx. — Respect aux pauvres. — Il se met à genoux pour les servir. — Privations continuelles pour les pauvres. — Attentions délicates. — Exhortations aux riches. — Travail pour les pauvres. — Sœur Fidèle, trésorière des pauvres du Fr. Félix. — Qu'était Sœur Fidèle? — Le rayon de soleil et la besace. — Le fardeau du pauvre journalier. — La monnaie sur le chemin. — Multiplication du blé. — Bilocation. — L'eau dans des corbeilles. — Un pain qui se gonfle. — Le pauvre estropié. — La servante et la cruche cassée — Les prisonniers. — Soins et conversions. — Le problème social.

“ Ce que vous avez fait au moindre des miens, nous déclare le Sauveur, c'est à moi que vous l'avez fait. ” — Pleins de cette parole, tous les saints ont vu Jésus-Christ dans la personne des pauvres.

Le B. Félix avait lui aussi ces yeux de lynx dont parle saint Bernard (*Amor lynceos oculos habet*), ces yeux qui découvrent l'adorable beauté de Jésus-Christ sous la difformité et les haillons du pauvre. — “ Il accueillait les pauvres, dit un témoin, comme

une mère accueille ses enfants. " — Et il ne pouvait souffrir qu'on les rebutât ou même qu'on leur parlât rudement.

En circulant par la ville, il vint un jour des gens qui bousculaient des pauvres. Allant droit vers ces hommes méchants : — " Pour l'amour de Marie, dit-il, laissez en paix ces pauvres gens, et ne les maltraitez pas, ce sont des images de Dieu. "

" Un jour, rapporte un témoin, comme Fr. Félix se trouvait dans notre magasin, des pauvres s'y présentèrent. Ma grand-mère qui n'était point de bonne humeur ce jour-là, les rebuta durement. " — " Pitié, madame, dit alors Fr. Félix d'un ton grave, pitié ! Les pauvres sont les enfants et les images de Dieu, les membres souffrants de Jésus-Christ ; il faut leur parler avec respect et ne pas les humilier. "

Les pauvres venaient en grand nombre au couvent des Capucins où on leur distribuait la soupe et diverses aumônes ; et souvent, comme il arrive d'ordinaire quand ils sont nombreux, ils se poussaient, se bousculaient, se montraient exigeants. Quelques-uns des Frères, ne pouvant maîtriser leur impatience, parlaient parfois assez rudement à ces désagréables solliciteurs. — " Mes frères, leur disait alors Fr. Félix d'un ton suppliant, ne nous emportons pas contre les pauvres ; sachons endurer quelque chose pour l'amour de Dieu. "

Tel était le respect de Fr. Félix pour les indigents, que parfois s'il était seul, il s'agenouillait devant eux. — " Ma famille était pauvre, rapporte un témoin, et un jour, j'avais alors quinze ans, ma mère m'envoya demander à Fr. Félix, pour un remède, de ces herbes médicinales qu'il conservait dans le vinaigre. Je le demandai à la porte du couvent, et on me dit d'aller le trouver à l'infirmerie, où il était occupé. Je l'y trouvai en effet ; il était seul. En voyant mon costume délabré annonçant la gêne, il se mit à genoux sans rien me dire pour écouter ma demande. Ma requête exposée, il se releva pour chercher et disposer les objets demandés ; puis, s'étant agenouillé de nouveau, il me les remit gracieusement, mais toujours sans me dire un seul mot. "

Mais le cœur du serviteur de Dieu ne pouvait se contenter d'être ainsi respectueux, bienveillant et doux. Son ambition était de rendre littéralement au Sauveur en la personne de ses pauvres

tous ces services que ce même Sauveur doit récompenser si magnifiquement, quand au dernier jour il dira : *“ Venez, les bénis de mon Père, venez et possédez le royaume qui vous fut préparé dès le commencement. Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'étais nu, et vous m'avez revêtu ; j'étais malade, et vous m'avez visité : j'étais en prison, et vous êtes venus à moi ”*...

Pauvre par sa naissance, plus tard simple Frère convers d'un Ordre pauvre, Fr. Félix trouva pourtant le moyen de réaliser à la lettre toutes et chacune de ces paroles du Sauveur. Il fut dans l'infériorité de sa condition, la Providence visible des affamés et des nus, le charitable visiteur des malades, le bienfaiteur des prisonniers. Ce pauvre a eu l'honneur et la joie d'être le père des pauvres, *Pauper sibi, dives pauperibus erat* ( *S. Bern. Serm. 2. de S. Malach.* )

Avec la permission de son supérieur, Fr. Félix se contentait à son repas d'un potage insipide et d'un peu de pain ; tout ce qui lui était servi en plus était réservé pour les pauvres. A force de se priver pour eux, il aurait fini sûrement par périr d'inanition, si son supérieur n'eût veillé attentivement sur lui.

Quand il était portier, il trouvait le moyen de ne jamais renvoyer aucun pauvre sans lui avoir donné quelque chose ; soit du pain, soit quelque reste de la table, soit des herbes ou des fruits du jardin, ou encore des légumes secs. Mais il y avait des pauvres qui ne pouvait venir au couvent ; la honte, la maladie, la garde d'un malade ou le soin d'un enfant les en empêchaient. Pour ceux-là. Fr. Félix avait un intermédiaire, Sœur Fidèle Laporta, de laquelle il a été déjà parlé, à propos de la dévotion à Marie ( ch. VII ) et à propos des âmes du purgatoire ( ch. IX ). Le Frère lui remettait une partie des choses dont il pouvait disposer ; par elle, ensuite, discrètement, ces aumônes parvenaient à destination. Aussi disait-on communément dans Nicosie que les pauvres étaient assurés d'obtenir toujours de Fr. Félix ce qu'ils lui demandaient.

Ce que Fr. Félix ne pouvaient donner par lui-même, ce qu'il ne trouvait pas dans les ressources de son couvent, il le sollicitait de la charité des bonnes âmes avec des accents irrésistibles. Au besoin, il ne craignait pas de rappeler aux riches qu'il voyait peu généreux, la parole de Notre-Seigneur : *Toutes les fois que vous*

*avez refusé à un des miens, c'est à moi-même que vous avez refusé ? —*  
 « Pensez-y, ajoutait-il d'un ton grave, pensez-y. Au jour du jugement Notre-Seigneur nous repoussera si nous n'avons pas fait la charité ! »

Fr. Félix n'avait pas à redouter pour lui-même le reproche que le Sauveur doit adresser aux cœurs égoïstes ; non seulement il donnait et pressait les autres de donner, mais il donnait son temps et sa peine, toujours prêt à rendre aux malheureux, tous les services qui étaient en son pouvoir. Avec la permission de son supérieur, il consacrait ses moments libres à travailler pour les malheureux, réparant les souliers des ouvriers pauvres, et des enfants pour lesquels le manque de chaussures convenables était un prétexte de manquer l'école ou le catéchisme. C'est à ce travail, ou à la pénitence pour les pauvres pécheurs, que Fr. Félix employait le temps destiné à la sieste, dans le temps des chaleurs. Son repos à lui était de travailler et de souffrir pour les autres.

Touché par les exhortations du saint Frère, et par le spectacle de son inimaginable et incessante charité, bon nombre de personnes lui venaient largement en aide pour ses pauvres. A la quête, il recevait beaucoup plus de denrées qu'il n'en fallait pour l'entretien du couvent ; car on savait que les pauvres avaient largement leur part. Certaines gens en outre mettaient à la disposition de Fr. Félix pour ses pauvres, des vêtements, de vieilles chaussures qu'il réparait ensuite comme on vient de le voir, d'autres ajoutaient du cuir et autres fournitures nécessaires à ce travail ; d'autres enfin lui offraient pour ses pauvres de l'argent.

Fr. Félix priait ces derniers de remettre cet argent à Sœur Fidèle qui l'administrait ensuite pour le plus grand bien des malheureux. Cette bourse des pauvres était alimentée encore par la charité de quelques pieux ecclésiastiques qui abandonnaient à Sœur Fidèle, à la demande de Fr. Félix, l'honoraire des messes que celui-ci les priait de célébrer pour les âmes délaissées du purgatoire.

( à suivre. )

.....  
 DIRECTEUR: A. L. MANGIN, PRÊTRE,

A JEANNE d'ARC ( VIA OTTAWA. )